

13 janvier 2134

J'ai douze ans, aujourd'hui. En tous cas, c'est ce que prétend la vieille horloge qui est posée sur ma table. Douze ans ! C'est un bon jour, je crois, pour commencer à tenir un journal. Surtout qu'aujourd'hui, il n'y a même personne qui s'en soit rendu compte, que j'avais douze ans.

Pourtant, il y a deux ans, deux années terrestres, bien sûr, ça avait été une belle fête, pour mes dix ans. Papa et maman avaient accepté que j'invite tous les copains de la classe, même les filles ! On avait mis de la musique, fait des courses de surf répulsif, dansé, mangé des hamburgers aux algues et des gâteaux vitaminés...

Qu'est-ce que j'étais heureux, alors, sur cette bonne vieille Terre ! J'avais envie d'y passer tout le reste de ma vie. Il faut dire que Papa avait encore son travail, alors. C'est peu après qu'il a été licencié et qu'il a décroché ce job, sur Jouvence.

L'an dernier, pour mes onze ans, je ne me suis

même pas aperçu que c'était mon anniversaire. Il faut dire qu'avec Papa, Maman et Sylvie (Sylvie, c'est ma petite sœur, une peste, mais je l'aime bien quand même), on dormait. On dormait tous, quelque part entre les étoiles. On était en hibernation.

Aujourd'hui, nous ne dormons plus, mais il ne se passe rien quand même : pas de fête, pas de cadeaux, pas de copains de classe. D'ailleurs, il n'y a pas de classe, ici, pas d'école. Si on m'avait jamais dit que ça me manquerait un jour, l'école ! Ici, il y a seulement les programmes éducatifs sur le réseau, et les tests périodiques pour le passage des niveaux.

Ah oui, j'allais oublier : ici, on ne parle pas d'années, mais de périodes. En fait, nous ne sommes pas le 13 janvier 2134, mais le cinquième jour du quatrième mois de la quinzième période depuis le début de la colonisation. Compliqué, non ? Bien sûr, ce sont des jours qui n'ont rien à voir avec les jours terrestres : ils durent beaucoup plus longtemps. Quant aux mois, il y en a onze, de vingt-sept jours chacun, sauf le onzième, qui n'en a que vingt-cinq. Simple, n'est-ce pas ? Moi, je trouve que cela devient impossible de s'y retrouver.

Papa, lui, il pense que je devrais la passer à l'incinérateur, la vieille horloge terrestre, « pour ne pas me torturer inutilement les méninges », qu'il dit. Mais il veut que ce soit moi qui décide. Et moi, je ne

veux pas décider. Mon anniversaire, ce n'est pas le huitième jour du cinquième mois, ainsi que le prétend l'ordinateur de la maison, c'est aujourd'hui. J'ai douze ans ! Même s'il n'y a que moi pour le savoir, j'ai douze ans !

Alors, bon anniversaire, Bertie Dewoort !

15 janvier 2134

Quelle peur, hier ! J'étais encore tellement ému en rentrant que je ne me suis pas senti capable d'écrire tout de suite, et que je me suis endormi en regardant une 3-D.

Pourtant, la journée avait plutôt bien commencé : Papa et Maman m'avaient réservé une drôle de surprise, le matin : ils sont venus me réveiller avec un cadeau, un vrai cadeau (juste cet ultra-synthé dont j'avais tellement envie, avec le clavier asservi). Pour mon anniversaire !

Ainsi, ils n'avaient pas oublié ! J'étais drôlement content, même s'ils s'étaient trompés d'une journée. Mais c'est vrai que le calcul est difficile. Et puis, c'est peut-être bien moi qui me trompe...

Pendant que le cuisirob préparait le petit-déj, Papa s'est mis à me raconter comment ça s'était passé pour lui, quand il avait eu douze ans. Son oncle Ged

(grand-père était déjà mort, à l'époque) lui avait offert un attirail complet de pêche au lancer, un ancien modèle avec le servotensomètre encore fixé sur le moulinet. L'après-midi, ils étaient allés l'essayer en mer. Ça, il n'aurait pas dû me le raconter, Papa, parce que, du coup, ça m'a fait penser à la Terre. Et moi, de penser à la Terre, ça me donne envie de pleurer, en général...

Maman a compris que les choses allaient se gâter, et elle m'a aussitôt proposé de l'accompagner chez Lolita Gaviray. Et ça, tout de suite ça m'a rendu le sourire. Moi, la boutique-bar-salon de thé de Lolita Gaviray, j'adore y aller. D'abord, c'est la seule sortie que nous ayons jamais, sur cette planète, la seule occasion de descendre, d'aller au sol. Et puis, chez Lolita, on y trouve toujours des choses intéressantes, les derniers arrivages de la Terre. Et surtout, on y rencontre des gens. C'est même le seul endroit où on puisse avoir une chance de rencontrer des gens, ici, sauf quand un voisin monte à la ferme pour demander un outil à prêter à Papa. Mais ça, ça n'arrive presque jamais.

— N'oublie surtout pas tes comprimés ! m'a encore recommandé Papa en me donnant une tape sur l'épaule.

Mais pas besoin d'avoir peur : je ne suis pas fou, moi. Les comprimés, je les avais déjà depuis long-

temps dans la poche quand je me suis installé dans la nacelle.

Papa a mis le treuil en marche, et, cinq minutes plus tard, j'étais près de Maman, trente mètres plus bas, prêt pour l'expédition.

Nous avons levé la tête et envoyé un signe à Papa et à Sylvie. La maison paraissait toute petite, suspendue par ses isolateurs aux trois fins piliers qui servent de paratonnerres.

— Dommage qu'on n'ait pas une maison normale, posée par terre, avec une porte et un jardin, j'ai dit à Maman en soupirant.

— Dommage, a-t-elle simplement répondu. Mais je n'en attendais pas plus, après tout. Nous avons déjà évoqué le sujet plus d'une fois, et je sais bien que ces foutues algues valent une fortune, et que chaque centimètre carré cultivable doit être utilisé !

La boutique de Lolita Gaviray est à cinq ou six kilomètres de la maison : deux bonnes heures de marche. Papa ne gagne pas assez pour que nous ayons un hélicoptère, et il utilise le tractopode pour son travail. La boutique est posée sur un rocher, le seul à cent kilomètres à la ronde, je crois bien. C'est pour ça qu'elle n'a pas besoin d'être accrochée à des paratonnerres, elle : de toute manière, il n'y a rien qui pousse, sur ce rocher.

Avant de partir, Maman a consulté la météo, bien

sûr : beau temps pour la journée, qu'ils annonçaient. Mais avec la météo, il faut toujours se méfier. Nous n'avions pas franchi deux kilomètres que les premiers nuages se sont annoncés à l'horizon : de sales nuages noirs, des nuages d'orage.

Maman a eu l'air contrariée.

— Dépêche-toi ! m'a-t-elle pressé en commençant à allonger le pas, et en me tirant par le bras.

Mais ce n'est pas facile, de marcher vite dans la tourbière : les bottes glissent sur les plantes, on manque de tomber à chaque pas. La boutique était encore loin. J'ai dit à Maman qu'on ferait mieux de rentrer chez nous tout de suite, mais je ne suis même pas sûr qu'elle m'ait entendu. Elle courait presque, maintenant.

Soudain, le premier coup de tonnerre a roulé, suivant immédiatement le flash d'un éclair. Il n'était pas tombé loin, celui-là, je n'avais même pas eu le temps de compter les secondes ! Immédiatement, il y eut un second, puis un troisième éclair. Ensuite, on ne parvenait même plus à distinguer les suivants, tant ils se succédaient avec rapidité.

Tous les habitants de Jouvence savent bien qu'il ne faut pas courir, ni même rester debout dans la plaine, pendant un orage. Maman et moi, nous nous étions déjà jetés à plat ventre au milieu des plantes, blottis l'un contre l'autre. Ce n'était pas la première

fois que je voyais un orage, bien sûr : des orages, il y en a pratiquement tous les jours, sur cette planète. Mais d'habitude, c'est depuis la maison que je les regarde, bien en sécurité, tout au fond du salon, protégé par les isolateurs. Et puis, je suis le grand frère, Sylvie est à côté de moi, fourrant son visage sous mon bras pour ne rien voir. C'est elle qui tremble, et moi qui la rassure. Mais ici, ce n'était pas du tout pareil : ça n'avait rien à voir avec ce qu'on ressentait dedans : j'étais mort de peur.

Alors, brusquement, la pluie s'est mise à tomber : de grosses gouttes qui s'écrasaient sur nous et autour de nous avec un clappement mat, un curieux bruit de succion. C'était une pluie drue, glaciale. Mais le pire restait à venir, et nous le savions : les plantes avaient déjà repéré notre immobilité. Papa et Maman avaient beau m'avoir prévenu, j'ai poussé un cri quand j'ai senti les premières tiges qui commençaient à me ramper sur le corps, à la recherche du moindre interstice leur permettant d'atteindre la peau nue. Et il y en avait, des interstices ! Deux ou trois rameaux gluants s'insinuaient en spiralant dans chacune de mes bottes, et d'autres trouvaient des passages par les poignets, le cou, venaient se coller à mon visage. C'était horrible ! Je ne faisais même plus attention à la pluie qui tombait toujours plus serrée, dont l'eau froide nous envahissait les yeux, le nez, la bouche...

Les plantes et la pluie ! J'ai cru que j'allais mourir là, dans le fond de cette maudite cuvette, tué par ces plantes qui sont supposées nous faire vivre ! Je les sentais s'installer sur ma peau, y coller leurs suçoirs à potassium, pomper, pomper, pomper tous les sels de mon sang.

— Tes cachets ! m'a crié Maman en essayant de m'aider à me débarrasser des tiges mortelles. Tes cachets !

En même temps, je la vis faire tomber deux petites gélules rouges dans sa paume et les avaler vivement. Cela m'a aidé à me ressaisir. À mon tour, j'ai glissé la main dans la poche de ma parka pour y prendre la boîte. Deux gélules, moi aussi. Je me sentais déjà épuisé, à bout de forces. Mais l'effet a été rapide. Le potassium que les plantes m'avaient volé, je le récupérais déjà. Et en même temps, je pouvais me rendre compte que la pluie avait faibli, que l'orage s'éloignait. Du coup, je retrouvais le moral.

— Debout, a ordonné Maman. Vite, il ne faut pas rester immobiles.

J'aurais préféré pouvoir me reposer un moment, mais je savais qu'elle avait raison, que c'était impossible : il fallait bouger. Vite, je fis quelques pas, en achevant de me débarrasser des derniers lambeaux des suceuses de vie.

— Et dire que c'est à cause de ces saletés que nous

sommes ici, jeta Maman avec dégoût, comme pour elle-même...

Et c'est vrai, ce qu'elle a dit : c'est à cause de ces saletés de végétaux que nous sommes ici, et que la Planète s'appelle Jouvence. Ces fichues plantes fabriquent une sorte de produit miracle : une molécule qui rend immortel, ou en tous cas qui empêche de vieillir. Mais elles n'en produisent pas beaucoup : il en faut trois cent cinquante tonnes, pas moins, pour produire un gramme de la substance en question. Et un gramme, c'est juste ce qu'il faut pour traiter un homme. Autant dire que n'importe qui n'a pas le moyen de se payer l'immortalité ! Pas des gens comme nous, en tous cas !

— On rentre, a décidé Maman. Tu as l'air épuisé. Nous irons plutôt demain chez Lolita Gaviray !

Je n'ai pas protesté !

26 janvier 2134

Qu'est-ce que j'ai été malade ! Maman dit que c'est à cause de l'orage. Papa prétend que ce sont « ces foutues plantes ». Ce que je sais, moi, c'est que l'autre jour, juste après avoir fini d'écrire dans ce journal, je ne me suis pas senti très bien. J'avais de la fièvre, et du coup, il n'a plus été question de retourner le len-

demain chez Lolita Gaviray, ni ce jour-là, ni le jour suivant.

Cela a duré six journées entières ! J'ai même déliré, et un médecin de la compagnie m'a examiné à distance, par le réseau. Maintenant, ça va mieux. Tout est redevenu normal.

La seule chose qui ait changé, bizarrement, c'est que les orages me font moins peur, maintenant, quand ils éclatent, et que je reste près de la vitre pour les regarder, même si, du fond du salon, Sylvie hurle que je suis devenu fou et que je vais y laisser ma peau.

Quand même, la visite ratée à la boutique me restait en travers de la gorge, et j'ai beaucoup insisté pour que Maman m'y amène enfin, dès ma guérison.

Alors, aujourd'hui, enfin nous y sommes retournés.

Nous avons emmené Sylvie, cette fois et surtout nous avons attendu le passage de l'orage avant de nous mettre en marche. Il y a toujours une accalmie, après. À mi-chemin, Sylvie a fait un caprice en prétendant qu'elle était trop fatiguée pour aller plus loin, et Maman a dû la porter sur son dos. Quelle sale gamine ! Moi aussi j'étais fatigué. Mais je n'ai rien dit.

Chez Lolita Gaviray, cette fois, nous y sommes arrivés sans problème. Et ça, la boutique, je peux vous dire que ça vaut le déplacement !

D'abord, il y a du monde. Et le monde, les gens, c'est une denrée rare, ici, sur Jouvence. La plupart du temps, sauf pour les hommes qui travaillent au dehors à récolter les plantes, et se rencontrent quelquefois quand ils livrent leur récolte au central, on ne voit personne. Je veux dire personne en dehors de la famille. Bien sûr, il y a la vidéo, mais c'est pas pareil, la vidéo. Des semaines sans voir personne !

Alors, aller chez Lolita Gaviray, c'est la fête ! Rien que d'être là, c'est la fête. Il y a toutes sortes de gens. Maman y retrouve d'autres femmes de colons. Elles prennent le thé ensemble, avec des petits airs bizarres, et des petites voix, et des gestes mesurés comme si elles avaient peur de casser les tasses. Elles parlent de tout et de rien. De rien qui m'intéresse en tous cas. Et elles mangent des grosses brioches molles que Lolita cuit elle-même, à ce qu'elle dit. Je ne comprends pas le plaisir que peut éprouver Sylvie à essayer de les imiter !

Moi, ce qui me plaît, ce n'est bien entendu pas de rester dans le coin du salon de thé, ni même de rejoindre les autres enfants. Ils n'ont pas vécu sur Terre, eux ! Moi, je ne me sens pas encore tout à fait d'ici. À vrai dire, je n'en ai pas vraiment envie, de me sentir d'ici. Mon rêve, à moi, quand je serai plus grand, ce serait de retourner sur Terre et d'y rester...

Ce qui me plaît par-dessus tout, chez Lolita Gavi-

ray, c'est le coin des hommes, le bar, là où ils boivent du whisky et de la bière en se racontant des histoires de colons, en riant et en criant fort. C'est drôle d'ailleurs : il n'y a même pas de cloison entre le salon de thé et le bar, mais les deux côtés s'ignorent !

Lewis Clarke était là, aujourd'hui. Oui, Lewis Clarke ! *Le Lewis Clarke*, celui qu'on voit souvent sur la vidéo. Il parlait du projet Bêta, on ne parle que de ça, en ce moment. Ce sera bien pour tout le monde, selon lui, mais il paraît que les cloportes risquent de tout faire rater. Moi, je n'y connais rien, et je n'ai pas d'avis sur la question.

Je crois que je n'ai pas encore parlé des cloportes. En fait, il est vrai que je n'en ai pas vu souvent, des cloportes. On dit qu'ils se cachent sous la terre, dans des galeries qu'ils y creusent. Et ils se nourrissent de plantes, à ce qu'on dit aussi. Et c'est pour ça que les colons ne les aiment pas. Au prix où on les paye, les plantes, et avec le mal qu'on se donne pour les récolter, ça se comprend, non ? Ces sales bestioles les broutent comme s'il s'agissait de vulgaires feuilles de laitue.

Avant que nous ne venions nous installer ici – je veux dire les hommes, les Terriens – il n'y avait rien d'autre que ça : les cloportes et les plantes. Les plantes, j'en ai déjà parlé. Les cloportes, on les appelle comme ça parce qu'ils ressemblent à des cloportes de

la Terre, mais en beaucoup plus gros, avec plein de petites pattes et deux espèces de bras articulés, de chaque côté de la tête. Et sur celle-ci, on voit trois gros yeux, même si Papa dit que ce ne sont pas vraiment des yeux.

Le type de la télé, Lewis Clarke, il en avait ramené un, de cloporte. Un beau spécimen : d'une extrémité à l'autre, il devait bien mesurer un mètre cinquante, bien mauve, presque violet. Il tournait et retournait dans sa cage, en poussant des petits cris aigus, désagréables. Et chaque fois qu'il avait l'air de se calmer, Clarke, ou un autre des hommes présents, lançait un coup de pied contre les barreaux, et le manège recommençait. Tout le monde riait aux éclats, et moi le premier !

Pourtant, à un moment, comme je m'étais approché pour mieux voir, le cloporte s'est arrêté. On aurait dit qu'il tournait ce qui lui sert de visage dans ma direction, qu'il me regardait de ses trois yeux qui n'en sont pas. Au creux du ventre, ça m'a fait tout drôle, et j'ai pensé à Mitsou. Mitsou, c'est le nom du chat que nous avons, sur Terre, et qu'il a fallu laisser là-bas, chez la tante Julie. C'est drôle : Mitsou, je n'y avais plus repensé, depuis le départ. Soudain, je ne sais pas ce qui m'a pris, mais je me suis tourné vers Lewis Clarke et j'ai dit :

— Il a faim, il faut lui donner à manger.

Clarke s'est arrêté de rire. D'abord il m'a regardé avec le même air que celui que prend Papa quand j'ai fait une grosse bêtise. Puis il a essayé de sourire.

— Retourne jouer, gamin, qu'il m'a dit. Et ça, ça ne m'a pas plu. Parce que j'ai beau être petit pour mon âge, j'ai quand même douze ans, et je ne suis plus un gamin. J'ai insisté :

— Il a faim !

Clarke a fermé les yeux une minute avant de répondre (mais je voyais bien qu'il faisait un effort pour rester calme).

— Tu sais ce que ça mange, un cloporte, gamin ? Eh bien, je vais te le dire, ce que ça mange : des plantes. Autant de plantes en une journée que ton père peut en extraire de cette foutue tourbière pour gagner sa vie et la tienne.

— Alors, pourquoi vous ne le tuez pas tout de suite ? lui ai-je demandé.

Là, il a explosé :

— Je voudrais bien pouvoir le faire, figure-toi. Mais il paraît que les foutus politiciens de la Terre ont fait des lois contre cela. Tu imagines ça, gamin, des lois pour protéger ces saletés ? Allez, file, et ne t'occupe plus de ces sales bêtes !

Je suis retourné vers le salon de thé. Maman me regardait avec un drôle d'air, un peu inquiet. Mais elle ne m'a rien dit. Peu après, on est repartis, avec

les achats qu'elle avait faits. Moi, j'avais eu droit à une maquette de vaisseau spatial. C'est bien, pour passer le temps, les maquettes. Ça dé-stresse, comme dit Papa. Et pour Sylvie, on a ramené une poupée. Bien des idées de fille, cela !

Et par chance, il n'y a pas eu non plus d'orage, au retour.

(...)

À bord du *Zlotuhb* – année 2951

10 mai

– Terre à l’avant !

Grip-til-lah l’a vue le premier, et quand il a crié la nouvelle, mon cœur s’est emballé sous l’effet de la joie. L’équipage affamé a oublié les estomacs désespérément vides pour se mettre à danser sur le pont. En vérité, ce n’est pas moi qui l’en blâmerai ! Un mois de solitude sur une mer lourde et vide prépare à n’importe quelle folie. Seul Nofuhl ne manifeste aucun enthousiasme. Le cœur du vieil homme semble mort.

Nous pouvons distinguer très nettement la côte, une morne bande de terre le long de l’horizon occidental. Un faible vent souffle du nord-est, mais nous restons cruellement en panne, car le *Zlotuhb* est un lourd bateau, que sa proue massive et son fond volumineux rendent peu apte à la vitesse.

11 mai

Aperçu cet après-midi un havre excellent et y sommes maintenant à l'ancre. Grip-til-lah pense que nous avons atteint une des îles mentionnées par Bena-Bout. Nofuhl, cependant, est persuadé que nous sommes davantage au nord.

12 mai

Quel changement chez Nofuhl ! Il est à présent l'homme le plus jeune du bord. Nous partageons tous son plaisir, car nos découvertes sont vraiment merveilleuses. Ce matin, tandis j'étais encore dans ma couchette, il s'est heurté à la cabine et, oubliant notre différence de grade, m'a saisi par le bras pour essayer de me jeter à bas de ma couche. L'excitation l'avait envahi à un tel point que j'ai à peine pu saisir la signification de ses paroles. Tout en me pressant à sa suite, j'étais stupéfié de voir comment des jambes aussi âgées pouvaient transporter un homme à une telle allure. Il s'est rué dans l'étroit escalier comme un taureau en rut et, si jeune que je fusse, il fut trop rapide pour que je parvienne à le suivre.

Mais quelle vision m'attendait lorsque j'eus atteint

le pont ! Nous n'avions rien vu de cela hier, car les ténèbres du crépuscule se refermaient déjà sur nous quand nous avons jeté l'ancre.

Droit devant, au milieu de la baie, s'élevait une gigantesque statue qui avait plusieurs fois la taille des mâts de notre bateau. Surgissant de l'arrière cette sculpture, le fleuve sur les eaux duquel nous nous lancions, sa surface scintillant dans le soleil naissant. Les doigts vibrants d'excitation, Nofuhl nous indiquait l'est, là où gisaient les vestiges d'une ville qui semblait sans fin. Elle s'enfonçait loin dans les profondeurs des terres, bien plus loin que notre regard ne pouvait porter. Sur la droite, une rivière plus petite baignait le pied de deux édifices colossaux s'élevant haut dans les airs. Debout comme des frères jumeaux, ils paraissaient les gardiens des rues désertes qui s'étendaient à leurs pieds. Pas un son ne nous atteignait – nul objet flottant ne troublait la surface de l'onde. Cela ressemblait vraiment au sommeil de la Mort.

J'étais éperdu d'étonnement.

Pendant que nous regardions, un étrange oiseau qui ressemblait à un héron surgit des pieds de la figure géante et s'envola vers la ville en poussant un cri rauque.

— Que signifie tout cela ? m'exclamai-je d'une voix presque sanglotante. Où sommes-nous ?

— Où, en effet ! déclara Nofuhl. Si seulement je le savais, Ô Prince, je pourrais en déduire le reste ! Nul voyageur n'a jamais mentionné ces ruines. L'histoire persane ne contient aucun rapport concernant ces gens. Allah a décidé que nous devrions découvrir un monde perdu.

Moins d'une heure plus tard, nous avons débarqué et foulions une antique avenue, dont les trottoirs étaient couverts de mauvaises herbes et de fleurs, sauvagement mêlés dans un total désordre. Des arbres, énormes et d'une grande antiquité, passaient leurs membres au travers des fenêtres et des toits, produisant une impression déprimante. Ils procuraient cependant une ombre bienvenue, car nous subissions à terre une insupportable fournaise. Les curieuses constructions qui nous entouraient de part et d'autre étaient merveilleusement préservées, et dans nombre d'entre elles subsistaient encore des plaques de verre dans les encadrements de fenêtres métalliques.

Nous errâmes dans l'herbe épaisse, Nofuhl et moi, enchantés par l'étrange décor et très excités par nos découvertes. La clarté du soleil était éblouissante, partout des oiseaux chantaient parmi les ruines égayées de magnifiques fleurs sauvages. Nous nous trouvâmes bientôt dans ce qui avait été autrefois une place publique, devenue maintenant en majeure par-

tie un bosquet ombragé. [*Ce lieu a été identifié depuis comme ayant été la place de l'Hôtel de Ville.*]

Après que nous fûmes assis sur les débris d'une corniche, nous contemplâmes les constructions qui se dressaient autour de nous, et lorsque je demandai à Nofuhl s'il n'avait toujours aucune idée du lieu où nous nous trouvions, il me répliqua :

— Je n'en sais rien encore. L'architecture est très semblable à celle de l'Europe antique, mais cela ne nous révèle rien.

Je lui dis alors en plaisantant :

— Que cela nous enseigne la folie de la sagesse excessive, Ô Nofuhl ! Qui parmi tes élèves du Collège Impérial d'Ispahan oserait croire que leur vénérable instructeur en histoire et langages pourrait visiter la plus grande ville du monde et en savoir aussi peu à son sujet !

— Vos mots sont sages, mon Prince, a-t-il répondu. De fait, peu d'enfants sont susceptibles d'en connaître moins encore.

Comme nous quitions ce bosquet, mes yeux tombèrent sur un bloc renversé qui semblait posséder une signification. Il était couché à nos pieds, en partie recouvert par les grandes herbes après sa chute depuis les colonnes qui l'avaient soutenu. Sur sa surface étaient inscrits d'étranges caractères profondément gravés, aussi nets et clairs qu'à l'époque à

laquelle ils avaient été taillés, il y a dix siècles. J'attirai sur lui l'attention de Nofuhl, et nous nous penchâmes dessus, les yeux aux aguets.

Il était écrit :

ASTOR HOUSE

— L'inscription est en Vieil Anglais, dit-il. « House » se traduit par « habitation », mais je ne sais ce que signifie le mot « Astor ». Probablement était-ce le nom d'une déité, et c'était là son temple.

Encouragés par cela, nous observâmes autour de nous avec impatience, à la recherche d'autres signes.

Nos pas nous conduisirent bientôt dans une autre avenue et, comme nous marchions, j'exprimai ma surprise devant la merveilleuse préservation du travail des pierres, qui paraissaient avoir été taillées la veille.

— Dans une telle atmosphère, la dégradation est lente, déclara Nofuhl. Mille ans, au moins, ont passé depuis que ces maisons ont été occupées. Prenez, par exemple, le chêne là-bas : l'arbre par lui-même a, pour le moins, cent ans, et nous savons par l'importance des décombres sous lui, que bien des siècles se sont écoulés avant que sa naissance ne soit possible.

Il s'arrêta de parler. Ses yeux étaient fixés sur une inscription dans l'embrasure d'une porte, qui était en partie cachée par une des branches du chêne.

Tournant soudainement sur moi un regard de triomphe, il s'exclama :

— La voilà !

— Quoi donc ? questionnai-je.

— L'information, l'indice que nous recherchions !

Et il désigna l'inscription :

NEW YORK STOCK EXC...

— Vous avez entendu parler de Nhu-Yok, Ô mon Prince ? s'enquit-il d'une voix frémissante de joie.

(...)